

Il y a vingt-cinq ans la sémiotique...

Nadia Khouri

Volume 1, numéro 2, printemps 1991

Sémiotiques 2 : théories et champs d'application

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800877ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800877ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Khouri, N. (1991). Il y a vingt-cinq ans la sémiotique... *Horizons philosophiques*, 1(2), 161–174. <https://doi.org/10.7202/800877ar>

Il y a vingt-cinq ans la sémiotique...

Il y a vingt-cinq ans la sémiotique ou, comme on disait plus souvent, la sémiologie, pour en souligner l'aspect de méthode, est apparue comme un grand projet intellectuel dans les lettres et les sciences humaines. Comme il arrive souvent, ce projet s'est formulé comme une théorie d'ensemble sur les signes et sur la signification. Dans son *Sêmeiôtikê* (1969) Julia Kristeva venait à prendre la sémiotique comme «science des sciences». Et un peu partout on s'employait à répéter un slogan ambitieux : «Il n'y a rien en dehors de la sémiotique». Ce projet n'avait cependant rien de radicalement innovateur. Il héritait de la convergence, à travers la première moitié du XX^e siècle, de toute une série de traditions à la fois particulières et déterminées qui posaient la question du sens, de la codification, de la production des signes et de la composition de signes complexes tels que l'argumentation, la parabole, le récit, le discours, c'est-à-dire ces unités étendues du langage et de la pensée, ou encore les formes multiples de signes des signes. On croyait au départ pouvoir fusionner ces traditions en une grande doctrine du symbolique dans la société. Il aurait suffi apparemment de saisir les articulations de ces signes d'une science à l'autre et d'une discipline à l'autre pour finalement arriver à une théorie générale de la signification sous toutes ses formes.

Il est apparu par la suite que cette grande ambition s'est trouvée à anticiper sur tout un travail qui n'allait cesser

d'élargir le champ, d'en complexifier les procédures, d'en spécialiser et compartimenter les analyses, et d'aboutir à de nouvelles questions qui débouchaient elles-mêmes sur de nouvelles problématiques. Ce projet devait en quelque sorte éclater puisque cette discipline dont on entrevoyait la totalisation, il y a vingt-cinq ans, était en réalité formée de la juxtaposition de questionnements et de démarches très différentes. On peut comparer la sémiotique à un observateur imaginaire qui se voyait au centre d'un champ de perspectives dont il était lui-même issu mais dont il se voulait maintenant point de convergence et de rayonnement. Les démarches venaient de sept grands horizons :

1) de l'horizon de la philosophie anglo-saxonne, et surtout de logiciens, comme Charles Sanders Peirce, qui se posent la question de la signification et de l'interprétation dans les circonstances ordinaires de la vie. Un autre type de logique intéressait aussi les sémioticiens, celle de penseurs comme Gottlob Frege, par exemple, qui font apparaître les apories de la logique propositionnelle formaliste;

2) de l'horizon de la linguistique. Il s'agit surtout de la linguistique de Ferdinand de Saussure qui, en remontant à Condillac, s'efforce de fonder en théorie une linguistique générale et qui voit que les concepts auxquels il aboutit doivent s'appliquer à l'étude de tout système de signes conventionnels, c'est-à-dire à une *sémiologie*;

3) de l'horizon de l'ethnographie et de la recherche d'une typologie systémique de compositions symboliques complexes comme le sont les contes populaires. Des folkloristes comme Vladimir Propp (*La morphologie du conte*, 1928, paru en traduction en 1965) et Alan Dundes (*The Morphology of North American Indian Folktales*, 1964) ont servi de modèles;

4) de l'horizon de l'anthropologie et de l'histoire indo-européenne, surtout avec ceux qui avaient pour volonté de formaliser les universaux de civilisation ou de culture. Les noms qu'on retient sont, par exemple, Georges Dumézil

sur les mythes et le système de castes des anciens Indo-Européens, et Claude Lévi-Strauss sur les structures élémentaires de la parenté et sur le concept de «pensée sauvage», qui se veut lui-même critique de l'ancienne anthropologie qui étudiait les cultures pré-industrielles sous le concept de «pensée prélogique»;

5) de l'horizon des théoriciens russes de la *littérarité* (le mot est de Roman Jakobson, 1921) des années vingt et trente, des formalistes russes et de ceux alliés aux jeunes linguistes fonctionnalistes dont Jakobson, Boris Eikhenbaum et Youri Tynianov. Dans une périphérie critique et polémique il faut ajouter Mikhaïl Bakhtine et son cercle;

6) de l'horizon du grand renouvellement des sciences et de l'épistémologie en France commençant avec Alexandre Koyré, Georges Canguilhem, Gaston Bachelard, et allant à Michel Foucault et à Paul Veyne;

7) de l'horizon des retours à l'ancienne rhétorique et aux réinterprétations modernes de celle-ci, qui commencent avec les études de Chaim Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, pour aller jusqu'au retour récent à la rhétorique des passions avec Herman Parret et Michel Meyer.

Telles sont les premières grandes lignes de cette «aventure sémiologique» comme aurait dit Roland Barthes. Ces lignes qu'on voyait au départ comme potentiellement convergentes étaient bel et bien hétérogènes et elles ne pouvaient se prêter à une synthèse immédiate, car chaque point de convergence exigeait une réélaboration ardue et non pas un simple effet de syncrétisme. Il n'en était pas moins vrai qu'une série d'autres courants venaient s'adjoindre, dans les années soixante-dix, à ces premiers courants qui étaient déjà suffisamment variés. Ce sont :

1) l'herméneutique psychanalytique, spécialement dans sa version lacanienne, où l'inconscient «structuré comme un langage» s'exprime par tropes, figures, antono-

mases, récits, effets de sens fragmentés. On scrute le signifiant et ses capacités productrices de sens;

2) des courants plus récents de la linguistique américaine, d'abord distributionnaliste puis générativiste, qui se trouvent transposés en une analyse générative des discours. Il s'agit ici des travaux de linguistes tels que Zellig Harris et Noam Chomsky, et de ceux de la première école française d'analyse de discours, de Michel Pêcheux, Régine Robin, Denise Maldidier, Jacques Guilhaumou, Françoise Gadet et Jean-Jacques Courtine, par exemple;

3) la formalisation de la critique des arts plastiques et visuels de Panofsky, de Baltrusaitis, de Gombrich, de Gilbert Lascault, de Louis Marin et de Fernande Saint-Martin;

4) la réflexion sur les liens entre la musicologie et la sémiotique chez les théoriciens de la musique tels que Jean-Jacques Nattiez;

5) la réévaluation par des chercheurs de formation philosophique d'une remise en route de l'exégèse biblique et des approches herméneutiques scolastiques. On retient les noms d'Umberto Eco, de Paul Ricoeur et ses travaux sur le récit, de Mieke Bal et ses analyses d'une narratologie biblique féministe;

6) notons également l'apport de tout ce qui tient à la nécessité d'inventer un discours pertinent et opératoire pour des objets académiques «nouveaux» : le cinéma, la bande dessinée, l'environnement publicitaire, les médias, les industries culturelles. Autre système de nouveauté : la cybernétique qui ouvre sur des questions de théorie de la connaissance en général. Les avatars actuels de ce courant sont les théories de l'intelligence artificielle et les théories cognitivistes.

Il résulte de ce panorama que les problématiques qu'on réunissait sous le nom de «sémiotique» étaient toutes pleines de promesses et de pertinence. Elles sont bel et bien au centre des sciences humaines et il nous faut constater qu'il y a là une abondante matière à réflexion. Il

n'en demeure pas moins qu'il était prématuré, et si l'on peut dire de plus en plus à mesure qu'on est confronté à la complexité des problèmes, des questionnements et de leurs médiations, de formuler de grandes synthèses ou même des programmes unifiés. Il n'y a cependant pas à taxer rétroactivement de faiblesse le travail de sémiotique dans son immense progrès dans certains secteurs et dans les percées audacieuses qui ont été réalisées çà et là.

Dans ce qu'on appelle *la sémiotique* on rencontre toutes sortes de regroupements et de tendances. On trouve des sectes dogmatiques arc-boutées sur un paradigme mécaniste et pauvre auquel tout peut être réduit, sous prétexte d'une recherche scrupuleuse de la rigueur et de la formalisation. À l'autre extrême, on assiste à de grandes conjectures floues, et surtout mondaines, auxquelles un champ aussi vaste et mal défini se prête sans peine. C'est le syncrétisme typique de l'*American campus fad-making* qui mélange un peu de Saussure, un peu de Barthes, un peu de Lacan, de Derrida, de Deleuze, de Paul De Man. Ce syncrétisme qui rappelle invinciblement les philosophies précieuses du règne de Louis XIII est aggravé par la surchauffe qu'entraîne la concurrence de carrière dans un marché universitaire encombré. Dans les départements à faible légitimité académique, la sémiotique peut en effet servir d'*ersatz* de philosophie. Il n'en reste pas moins que ces effets locaux de syncrétisme mondain ne peuvent dissimuler à des gens prévenus la rigueur, la richesse, la juste et légitime ambition d'englober des terrains nouveaux qui se manifestent dans toute exploration.

Dans le champ que je viens de décrire, les cloisonnements auxquels les sciences humaines sont soumises n'ont pas de raison d'être. Ils tiennent plus à des traditions qu'à des questions de fondement. Dans ses ambitions hâtives, «la sémiotique» a cependant mené à une importante constatation. Il n'y a aucune raison, nous dit-elle, à ce qu'une analyse des signes soit coupée d'une herméneu-

tique, d'une anthropologie, d'une pragmatique historique, sinon par des arbitraires institutionnels, des différences de langage et de démarche qui peuvent pendant très longtemps faire que les chercheurs dans des disciplines connexes ne se comprennent pas, parce qu'ils n'ont jamais été confrontés sur le même terrain ni n'ont interagi dans le même champ. Cela dit, elle a également démontré par l'inadéquation de ce grand projet qui était le sien, qu'il faut se garder d'imposer un volontarisme de conciliation automatique des paradigmes, courant un risque d'éclectisme.

Il n'en reste pas moins que certaines tendances actuelles en sémiotique sont prometteuses. Il ne s'agit pas ici de dresser un palmarès des «meilleurs travaux», mais seulement d'indiquer ce qui paraît rigoureux en signalant ces secteurs où il existe déjà des acquis qui ne font plus l'objet de réélaborations radicales. La narratologie «classique» qui se réclame de Vladimir Propp, par exemple, est stabilisée et elle continue à s'ouvrir sur de nouveaux problèmes et corpus, de l'ethnographique au littéraire. De même, on peut dire que le renouveau des théories de l'argumentation chez Georges Vignaux et Michel Meyer, par exemple, correspond à une communauté de chercheurs qui ont en commun des programmes de travail et des langages. Parmi les secteurs prometteurs, une partie de la recherche cognitive mérite qu'on s'y penche. Je ne parle pas de la sorte de cognitivisme qui se perd dans la mathématique et l'informatisation du langage, mais de ces lieux de rencontre du cognitivisme et de l'analyse des discours, du cognitivisme et de la théorie des tropes. Je pense aux théories de la présupposition et à ces problématiques qui visent à savoir quelles sont les opérations cognitives qui produisent des figures par lesquelles des mots et des expressions sont détournés de leur sens propre : catachrèses, antonomases, métonymies, synecdoques, métaphores.

Ce qui est prometteur, à condition d'être attentif aux

risques de fausses synthèses, se trouve au point d'interface des grandes traditions des sciences humaines dont je parlais plus haut :

sémiotique (au sens restreint) / herméneutique;
sémiotique / pragmatique;
sémiotiques culturelles / théorie générale du sens;
sémiotique / logique formelle;
sémiotique / anthropologie;

Il y a ici des zones de médiation à construire et des articulations à penser, des prises en considération des points de rencontre et des limites communes.

Le grand projet de totalisation dans lequel la sémiotique se voyait engagée, tout chimérique qu'il se soit avéré par la suite, provient du fait qu'elle s'est constamment vue recouper toutes les sciences humaines. En effet, tout psychologue qui examine les symptômes d'une névrose ou une dynamique de couple, tout sociologue qui analyse l'effet de la publicité sur des groupes cibles (on pense à *Gender Advertisements* d'Erving Goffman, 1976), tout historien qui étudie la manière dont les documents racontent des événements, tout politicologue qui se concentre sur les discours d'hommes politiques, font à coup sûr de la sémiotique sans le savoir. C'est pour cela que la sémiotique a cru à son programme unique.

Ce que j'ai indiqué comme des acquis interpelle les sciences humaines d'une manière incontournable. On ne peut imaginer un historien qui n'ait pas intégré dans son travail d'analyse la narratologie. Exemples : Jean-Pierre Faye, Michel de Certeau, Michel Voyelle, Hayden White, entre autres. On ne peut imaginer un politicologue qui ne soit pas attentif à l'aspect rhétorique des propagandes politiques. Il n'y a pas de sociologue ou d'anthropologue qui ne prennent en considération les langages et les signes des corps et pratiques des groupes qu'ils étudient. Il y a eu bel et bien un «effet sémiotique», effet d'intrusion, dans les champs des sciences humaines qui fait qu'on ne peut

plus se passer de la sémantique, de la narratologie, de la rhétorique, de la lexicologie, de la pragmatique de la communication et de l'analyse présuppositionnelle.

Si comme science unifiée la sémiotique n'existe pas, en revanche, comme embrayeur de questions incontournables et parfois comme fournisseur de paradigmes opératoires, elle est bien là et partout, avec ou sans la lettre. Elle n'a pas pour objet le monde mais les points de vue sous lesquels le monde est connu. Comme le rappelle encore Herman Parret, son objet est pluriel, son origine pluriforme et ses gestes initiateurs multiples¹. Elle est donc obligée de composer avec les théories de l'interprétation, c'est-à-dire avec des approches systémiques prenant pour objet l'altérité inépuisable des corrélats. Dans la mesure où ces corrélats se distribuent en une infinité de phénomènes caractérisés par *le pluralisme, la nuance, l'historicité et le renvoi à des possibilités inépuisables de découvertes*², alors les principes déterminants *a priori*, les lois abstraites et fixes de ces phénomènes n'ont plus cours. Dans ses échanges et ses recoupements avec les sciences humaines, la sémiotique a appris ce que les sciences savaient depuis longtemps : une théorie qui peut tout expliquer n'explique rien.

Quel est alors le statut de la sémiotique, dans quelle mesure peut-on lui attribuer une autonomie dans le champ philosophique, qu'a-t-elle contribué à faire savoir qui n'aurait pu se savoir autrement? Est-elle un courant, une pensée, une discipline? Plutôt que de lui attribuer une position quelconque dans le Panthéon des sciences, disons qu'en donnant tout leur poids aux systèmes signifiants, elle a concentré l'intérêt sur la *médiateté du signe* dans toute

1. Herman Parret, «La sémiotique : tendances actuelles et perspectives», dans *Encyclopédie philosophique universelle, L'univers philosophique*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 1362.

2. Jean Garnier, «Philosophie et interprétation», dans *Encyclopédie philosophique universelle, L'univers philosophique*, p. 56.

forme de pensée. Les questions sur le langage n'ont cessé d'intervenir dans le champ philosophique, et l'analyse de la dimension symbolique des choses, depuis la réflexion sur les signes, va tellement de soi qu'elle est désormais perçue comme un truisme. Sans parler de l'utilisation courante de mots et de formules de provenance sémiotique tels que «référence», «signifiant», «pensée de la différence», «procès de signifiante», «schématisation», «représentation», ou en psychologie par exemple «fonction sémiotique» (la capacité à utiliser des signes et des symboles). D'une certaine manière les sciences humaines seraient méconnaissables, du moins en partie, sans la réflexion sur les signes. À ce niveau-là la sémiotique est une «science d'une science» parce qu'elle est toujours une formalisation qui vient en second lieu par rapport à une science qui existe déjà.

C'est justement parce qu'elle se trouve dans cette position de réobjectivation des pratiques connaissantes qu'elle tire sa raison d'être de la légitimité de ses démarches et de leur vérité d'évidence. Dans son grand projet de prise en considération des faits symboliques et de leurs effets sur les hommes, elle a pu s'établir dans tous les secteurs des sciences humaines sans jamais, cependant, réussir à les englober. Et c'est là qu'est le paradoxe de son ubiquité épistémologique d'une part et de sa position de dépendance de l'autre. Elle vient, à coup sûr, d'un horizon philosophique dans la mesure où elle est attentive aux interférences et traversées de discours et de systèmes de pensée venant de perspectives différentes. Mais elle se distingue de la philosophie en ceci que la philosophie ne se présente plus comme une «science des sciences», mais plutôt comme une science de la possibilité du savoir, c'est-à-dire des conditions qui rendent possible le savoir sémiotique même. Confrontée à ces conditions desquelles elle s'est progressivement vue tributaire et non pas initiatrice, ayant eu l'occasion de s'évaluer par rapport au voisinage

critique avec les autres sciences humaines, la sémiotique a vu vaciller son projet de synthèse de l'unité et de la pluralité des systèmes de connaissance. On ne parle plus du rabattement quasi-moniste des sciences sur un programme unifié d'analyse du Signe où qu'il se présente. Il est maintenant question d'un «enrichissement substantiel de reconstructions discursives», plus modeste dans ses visées, inspiré de la philosophie analytique, de la pragmatique, la rhétorique, la logique informelle et la théorie de l'argumentation³. Objet hybride, voué à l'interdépendance épistémologique sans parvenir dès lors à se donner les outils méthodologiques de sa propre épistémologie, c'est bien de *sémiotiques* et non pas de *la* sémiotique qu'il s'agira désormais.

Nadia Khouri
Collège Dawson

3. Parret, «La sémiotique», p. 1367.

Bibliographie sommaire des références citées dans le texte

- Bachelard, Gaston, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1970.
- Bachelard, Gaston, *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF, 1949.
- Bakhtine, Mikhaïl, (V. N. Volochinov), *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977 (1^{re} éd. 1929).
- Bal, Mieke, *Femmes imaginaires*, Montréal, Hurtubise, 1987.
- Bal, Mieke, *Narratologie*, Paris, Klincksieck, 1977.
- Baltrusaitis, Jurgis, *Anamorphoses ou magie artificielle des effets merveilleux*, Paris, Perrin, 1969.
- Barthes, Roland, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985.
- Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953.
- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- Barthes, Roland, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970.
- Barthes, Roland, *Système de la mode*, Paris, Seuil, 1967.
- Canguilhem, Georges, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1968.
- Certeau, Michel de, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- Dundes, Alan, *The Morphology of North American Indian Folktales*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1964.

- Dumézil, Georges, *Mythe et épopée*, Paris, Gallimard, 1968.
- Eco, Umberto, *La structure absente*, Paris, Mercure de France, 1972.
- Eco, Umberto, *L'Œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1965. (Éd. orig. 1962).
- Faye, Jean-Pierre, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972.
- Foucault, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- Foucault, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- Frege, Gottlob, *Logical Investigations*, Oxford, Blackwell, 1977.
- Gombrich, Ernst Hans, *Art and Illusion*, New York, Pantheon, 1961.
- Harris, Zellig S., *Discourse Analysis Reprint*, La Haye, Mouton, 1963.
- Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963.
- Koyré, Alexandre, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, PUF, 1962.
- Kristeva, Julia, *Sémeiôtiké, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
- Lacan, Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- Lévi-Strauss, Claude, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949.
- Maldidier, Denise, dir., Michel Pêcheux, *L'inquiétude du discours*, Paris, Éditions des Cendres, 1990.

- Marin, Louis, *Études sémiologiques : écritures, peintures*, Paris, Klincksieck, 1971.
- Meyer, Michel, *De la problématologie*, Bruxelles, Mardaga, 1986.
- Nattiez, Jean-Jacques, *Fondements d'une sémiologie de la musique*, Paris, UGE, 1975.
- Panofsky, Erwin, *Meaning in the Visual Arts*, Garden City NY, Doubleday, 1955.
- Parret, Herman, *Semiotics and Pragmatics*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 1983.
- Pêcheux, Michel, *Les vérités de La Palice*, Paris, Maspero, 1975.
- Peirce, Charles Sanders, *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978.
- Perelman, Chaïm et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1988 (5^{ème} édition).
- Propp, Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1965.
- Robin, Régine, *Histoire et linguistique*, Paris, Colin, 1973.
- Ricœur, Paul, *De l'interprétation*, Paris, Seuil, 1965.
- Ricœur, Paul, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983-85 (3 vol.).
- Saint-Martin, Fernande, *Introduction à la sémiologie du langage visuel*, Sillery, PUQ, 1987.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962. (1^{re} édition 1915).
- Todorov, Tzvetan, *Critique de la critique*, Paris, Seuil, 1984.
- Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.
- Vignaux, Georges, *L'argumentation*, Genève, Droz, 1976.

Vignaux, Georges, *Le discours, acteur du monde*, Paris, Ophrys, 1988.

Vovelle, Michel, *Idéologie et mentalités*, Paris, Maspero, 1982.

White, Hayden, *The Content of the Form*, Baltimore, Johns Hopkins UP, 1987.